

Max Loreau

Poésie et philosophie jumelées à la source

J'irai droit aux choses mêmes en rapprochant deux brèves citations de Schelling. « Deux issues seulement permettent d'échapper à la réalité ordinaire : la poésie... et la philosophie... » « La philosophie est aussi poésie. » Peu importe le sens précis que Schelling en son temps donnait à ces phrases. Seul compte le sens qu'elles gardent aujourd'hui — du moins dans une revue de poésie qui entend prendre place dans le mouvement du temps. Aussi ai-je délibérément amputé la première d'entre elles d'un fragment qui risquait de la rapporter trop directement à des préoccupations qui ne sont plus exactement les nôtres.

« La philosophie est aussi poésie. » Qu'en retenir sinon que la poésie ne peut laisser échapper la philosophie sans laisser fuir une part d'elle-même ? Si la question m'intéresse spécialement c'est que l'un des traits propres à la revue *Po&sie* est justement sa volonté d'être attentive à la zone incertaine qui, par delà les incompatibilités d'humeur, rapproche poésie et philosophie. Certes la revue publie avant tout des poèmes mais en s'attachant à ne pas perdre de vue l'autre terre qui s'étend là-bas et touche à sa propre substance, comme si une certaine permanence de la philosophie ajoutait à la poésie et pouvait lui être essentielle. Pourquoi ? Pourquoi ce lien privilégié ?

Ce qui passe entre poésie et philosophie et les tient unies est le langage. Non pas le langage pur et simple de la pratique courante, qui nous sert à communiquer des pensées, des désirs, des intentions qui de façon ou d'autre nous engagent dans l'action commune. Mais le langage dans la mesure où il est la source de la poésie et de la philosophie. Que signifie : dans la mesure où il est leur source ? Cela veut dire que la poésie et la philosophie, pour autant qu'elles ont affaire au langage, ne s'en préoccupent pas comme d'un moyen qui puiserait ses buts au-dehors, dans le monde admis, mais essentiellement comme d'une source. Une source est source en tant qu'elle sourd, sort de terre et surgit. Elle n'est encore ni filet d'eau, ni rivière, ni fleuve, ni traversée des reliefs changeants ni océan qui rassemble les continents. Une source est simplement une source : une force qui point et qui, dans sa naissance, donne naissance, un point c'est tout. Par la suite, elle sera un réseau qui innerve et irrigue mais pas initialement — pas à la source. Dans sa naissance, elle fait naître, mais quoi ? D'abord elle-même

et rien de plus. Et si cette source est le langage, celui dont se préoccupent à la fois la poésie et la philosophie est le langage qui naît et dans le même élan fait naître le langage et donne à voir cette naissance du langage par quoi tout apparaît. Il va de soi que cette source, qui a beau se soucier d'elle-même et rien de plus, est toujours un peu plus. Elle ne peut se maintenir en vie qu'à la condition de couler. Ainsi elle laisse couler sous elle, à côté d'elle, autour, la terre ou bien le sable, ce qu'elle traverse, le monde. Non pas toutefois le monde qui est et qu'on peut voir à condition de détourner de la source son regard, mais le monde frayé par cette source, le monde au passage de la source et révélé du cœur de celle-ci. Et c'est ainsi que, pour autant qu'elles ne se perdent pas de vue l'une l'autre à l'horizon, la poésie et la philosophie considèrent le langage : comme leur source qui naît et qui, naissant, laisse naître le tout des étendues auxquelles elles ont chacune affaire.

Pas de la même façon toutefois, sinon poésie et philosophie ne feraient tout simplement qu'un.

La poésie parle en passant ; elle s'arrange pour reprendre aussitôt ce qu'elle vient de donner. Ce qu'elle éclaire, elle accepte de le laisser fuir. Elle fait voir par échos. Pour sa part, la philosophie explicite. De ce qu'elle a construit, elle n'abandonne rien en chemin. Elle veut pouvoir compter sur son acquis. La fragilité de l'instant ne fait pas partie de son mouvement propre. Certes cette fragilité entre dans ses vues mais ce qu'elle en dit, elle entend pouvoir le garder : la fragilité n'existe à ses yeux que pour durer solidement. S'agissant de la source évoquée plus haut, quand la philosophie en parle et, à travers elle, parle de sa propre naissance, c'est pour l'épanouir dans toute son essence, la rendre claire autant qu'il se peut, l'atteindre dans sa figure et ses ramifications de toujours. Tandis que la poésie, elle, dit cette même source en faisant en sorte qu'elle coule et reste ce bruissement qui sourd, s'abolit en soi-même et qui, plus il surgit, se perd — se nourrit de ses ombres. Pour faire bref, quitte à durcir les traits : la philosophie privilégie la clarté. Elle entend *déplier* en même temps qu'*expliquer* (les deux mots sont étymologiquement les mêmes) l'objet de son propos, et si cet objet est le mystère ou l'obscur, elle l'aborde pour le faire paraître dans sa pleine clarté de mystère. La poésie, par contre, favorise le mystère, même lorsqu'elle évoque la clarté. La lumière est pour elle un lieu qui échappe dans sa pleine lumière, où il y aura toujours de l'ombre — évocations, arrière-contrées insaisissables, fuites. Plus court encore : dans la philosophie, l'ombre même est lumière ; dans la poésie, la lumière même est ombre.

Mais dans tout cela, la source dont il s'est agi tout à l'heure, cette poussée de peu de chose qui rapproche étroitement la poésie et la philosophie — enfin le langage lui-même, qu'est-il ? Ombre ou lumière ? S'il était pleine lumière, il serait depuis toujours éternel, achevé, immuable ; il ne pourrait pas être dit : nous n'aurions pas même la parole. Bref, il n'existerait pas pour nous. Et s'il n'était qu'obscurité, comment y aurions-nous accès ? Il n'existerait pas plus. Ni exclusivement ombre ni tout à fait

lumière ; l'une et l'autre ensemble : il est leur vibration universelle. Il domine et occupe l'espace sous cette forme à la fois rayonnante et tremblée, éclairante et intimement furtive. La vibration qui est la sienne et sans quoi il se perd, seules la philosophie et la poésie conjuguées peuvent l'apporter et la maintenir, puisque chacune d'elles a choisi d'en accentuer un aspect au détriment de l'autre. Poésie et philosophie restent à distance l'une de l'autre comme les pôles dont le langage a besoin, dans ce qu'il a de plus profond et de plus initial, pour trembler par toute l'étendue et prendre infiniment le large — faute de quoi il est menacé de mort. Les deux lui sont pareillement nécessaires. Elles sont aussi inséparables l'une de l'autre que le langage l'est de lui-même.

Texte lu le 29 janvier 1985 au Théâtre J.-L. Barrault — M. Renaud.